

CHEIKH AHMADOU BAMBA, UN MODELE DE PROGRESSISME ET DE RENOVATION

Par Cheikhouna MBACKE Abdoul Wadoud

(relu par A. Aziz Mbacké Majalis)

INTRODUCTION

La plupart des gens retiennent essentiellement de la vie de Cheikh Ahmadou Bamba sa dimension mystique. Cette dimension, certes, ne doit pas être négligée, mais elle n'est sûrement pas la plus importante si l'on considère Cheikh Ahmadou Bamba comme un guide religieux qui avait une mission à remplir et un message à transmettre. Pour nous, la plus importante dimension de sa vie c'est sa capacité d'innovation dans les *méthodes* tout en restant fidèle aux *principes*. Autrement dit, il a réussi là où beaucoup de communautés et de nations ont échoué et échouent encore. D'où l'importance pour les africains, ceux du continent comme ceux de la diaspora, pour les sénégalais et les mourides en particulier, de s'inspirer de ses méthodes pour pouvoir relever les défis de la mondialisation et de la modernité...

I- LE CHEIKH, ENTRE LE TRADITIONALISME ET LE MODERNISME

Face à l'héritage des ancêtres, la tendance commune est souvent de céder au choix de la facilité : conserver ou rejeter tout. Le mérite de Cheikh Ahmadou Bamba a été de pouvoir faire la part des choses entre (1) ce qui peut ou doit être rénové et modernisé et (2) ce qui doit rester immuable dans les différents domaines de la vie. Nous allons tenter, dans ce qui suit, d'étudier quelques aspects de cette démarche originale à travers un certain nombre d'exemples tirés de la vie du Serviteur du Prophète.

A) L'enseignement des sciences religieuses à l'époque du Cheikh

1- On enseignait des livres composés à d'autres époques et sous d'autres cieux

Dans les *daaras* [1] de l'époque du Cheikh, l'enseignement religieux était essentiellement basé sur des ouvrages composés ailleurs - dans le monde arabe surtout - et à des époques fort lointaines - aux premiers siècles de l'hégire principalement - sans effort particulier d'adaptation aux réalités locales. Or le fait est que lorsqu'on écrit un livre, on vise la plupart du temps une catégorie de lecteurs ou d'apprenants, en tenant compte généralement du contexte spatio-temporel dans lequel on écrit. Tant que les paramètres initialement pris en compte ne se modifient pas de façon notable, il n'y aura pas de problème majeur pour le lecteur ou l'apprenant à bien appréhender les concepts en jeu. Mais tout changement majeur de l'un de ces paramètres peut entraîner des difficultés plus ou moins sérieuses d'assimilation aux apprenants.

Conscient de ces réalités et du fait que les livres doivent être au service des hommes, et non l'inverse, Cheikh Ahmadou Bamba a osé, dès l'époque même où il était encore jeune assistant au *daara* de son père, toucher à ces *sacro-saints* ouvrages dans le but de les rendre plus accessibles aux étudiants de son milieu. C'est dans ce cadre qu'il a écrit ses premiers manuels dits *scolaires* dans les différentes disciplines des sciences religieuses dont il explique la motivation principale dans *Les Itinéraires du Paradis* [2] :

« [Le fait est que les ouvrages des anciens] sont actuellement négligés par la plupart de mes contemporains, à cause, pour une large part, de leur grand volume [ou, de façon plus générale, de leur difficulté d'assimilation]... » (Masâlikal Jinân, v. 24)

C'est ainsi qu'il entreprit de versifier un grand nombre d'ouvrages des grands auteurs étudiés à cette époque, en veillant chaque fois à les rendre plus accessibles aux étudiants et en y intégrant ses propres idées et opinions. Il en fut ainsi du *Bidâyatul Hidâya* (Le Début de la Bonne Direction) de Ghazâlî qui devint *Mulayyinul Sudûr* (Celui qui adoucit les cœurs), du *Khâtîmatu Tasawuf* (Le Sceau du Soufisme) de Al-Yadâlî qui devint *Masâlikul Jinân*, du *Ummul Barâhîn* (La Source des Preuves) de Al-Sanûsi qui devint *Mawâhibul Qudûs* (Les Dons du Seigneur Très Saint), du célèbre traité de Al-Akhdarî qu'il résuma dans *Jawharu Nafîs* (Le Joyau Précieux) etc.

Pour clarifier davantage la mission qu'il s'était assignée, et qui entrait dans le cadre du Service qu'il accomplissait pour le Prophète (*Khidma*), le Cheikh écrit plus tard :
« Il m'incombe de composer des écrits à travers lesquels pourra se diriger sur le Droit Chemin, s'il plaît à Dieu, tout serviteur autre qu'un Prophète. » (Li Mâhin Bashîrin)
« J'ai revivifié les écrits des Nobles Anciens en vue de générer du profit [aux créatures] par Amour du Seigneur qui sanctifia mes écrits »...

2- Pour être reconnu comme savant, on était obligé d'aller faire des études en Mauritanie

Voyager à la recherche du savoir a été, de tout temps, une pratique commune chez les grands oulémas, une pratique fortement encouragée d'ailleurs par le Prophète lui-même (Paix et Salut sur lui et sur les siens). Mais si le but de ces périple était réellement la quête du savoir, il en allait pas toujours de même avec beaucoup de contemporains noirs de Cheikh Ahmadou Bamba. En effet, la coutume chez ceux-ci voulait que toute personne qui espérait être reconnue comme *`âlim* (savant) fasse le déplacement de la Mauritanie, même s'il n'y apprenait pas grand chose.

Cette logique, même s'il y souscrivit spontanément à ses débuts, Cheikh Ahmadou Bamba cessa plus tard de s'y conformer en se contentant de faire l'essentiel de ses études dans le pays des *sûdân* (Noirs). Il apprit ainsi l'essentiel de ce qu'il se devait d'apprendre en son pays natal et eut confiance à la science qu'il avait reçue de son père et de ses autres maîtres noirs, car, pour lui, la science n'avait pas ni couleur ni frontière.

3- On manquait d'estime pour les oulémas noirs

Si les sénégalais tenaient tant à séjourner en Mauritanie pour valider leur savoir, c'était dû au fait que l'on n'accordait pas aux oulémas noirs le crédit reconnu à leurs pairs maures censés détenir les *lumières* de la connaissance véritable. Et, là encore, Cheikh Ahmadou Bamba a échappé à l'ordre établi et au complexe culturel de ses concitoyens. Confiant en son savoir et en ses propres capacités intellectuelles, il entreprit, dès son adolescence même, d'écrire des livres dans un grand nombre de domaines, à commenter les opinions des grands oulémas et invita ses contemporains à juger ses avis en fonction de leur pertinence mais non selon des préjugés raciaux ou autres considérations subjectives, comme il eut à le dire dans *Les Itinéraires du Paradis* :

« Ne te laisse pas abuser par ma condition d'homme noir pour ne pas tirer profit de mon ouvrage. Car l'homme le plus honorable auprès de Dieu est, assurément, celui qui le craint le plus, et cela sans discrimination d'aucune sorte ! En effet, la couleur noire de la peau ne saurait, en aucune façon, être le fondement de la bêtise d'un homme ou de son incapacité à comprendre... » (Masâlikal Jinân, v. 47-49) [3]

4- Tout ce qui émanait du passé et des anciens était sacralisé

Imiter systématiquement les anciens et estimer leurs opinions au point de les sacraliser sans aucun effort véritable de rénovation ou d'actualisation constitue un dénominateur commun à toutes les sociétés en décadence. L'époque de Cheikh Ahmadou Bamba n'avait pas échappé à cette règle. Ainsi suffisait-il qu'une opinion soit tenue d'un ancien pour être considérée comme correcte et indiscutable. Quant aux contemporains, ils ne se reconnaissaient pour rôle essentiel que d'expliquer les opinions des anciens et de chercher les moyens de les défendre et de les argumenter.

Cette attitude ne pouvait convenir à un rénovateur de la stature de Cheikh Ahmadou Bamba. En effet, dans son travail d'adaptation des ouvrages des anciens, il n'hésitait pas souvent à discuter certaines opinions et à émettre la sienne chaque fois qu'il le jugeait nécessaire, même s'il va sans dire qu'il le faisait toujours avec beaucoup d'égard pour les anciens et beaucoup d'humilité.

Ne se contentant pas d'adopter cette démarche lui-même, Cheikh Ahmadou Bamba invitait ses contemporains à suivre la même démarche.

« N'accorde pas l'exclusivité des avantages de Dieu aux seuls anciens car tu tomberais alors dans l'égarément. Car il arrive souvent qu'un homme des Temps Modernes maîtrise des secrets qu'ignoraient les hommes des Temps Anciens... » (Masâlikal Jinân, v.51-52) [4]

5- L'enseignement était exclusivement livresque

Dans le milieu des *doomi soxna* (familles religieuses), le seul moyen de transmission du savoir religieux était l'enseignement par les livres. Or le fait est que tout le monde ne peut pas acquérir le savoir par ce moyen pour différentes raisons d'ordres intellectuel, social etc. Ainsi, *de facto*, la grande majorité des gens se trouvait exclue du champ de la connaissance et condamnée à ignorer les éléments fondamentaux de sa religion.

Conscient que l'objectif le plus important consiste à connaître Dieu et Son message puis de le mettre en pratique et que l'enseignement livresque n'est qu'un moyen parmi d'autres pour atteindre cet objectif, Cheikh Ahmadou Bamba entreprit de donner à chaque musulman la possibilité de connaître les principes de sa religion, quels que soient son âge et ses capacités intellectuelles, en introduisant d'autres moyens de connaissance à côté de l'enseignement livresque classique. C'est ainsi qu'il a implanté, à côté des écoles traditionnelles, ce qui devint les *daaray tarbiya* (centres de formation et d'éducation par la pratique) qu'il confia à des formateurs bien préparés. A ceux qui étaient sous son contrôle direct et qui n'étaient pas aptes à l'enseignement livresque, il donnait une éducation pratique et un enseignement oral dans la langue locale (le wolof), en se servant de différents moyens d'illustration pédagogiques : des signes visuels tracés à même le sol, des paraboles, des analogies etc. Il est très intéressant de noter que cette méthode d'enseignement fait partie de celles qu'utilisait notre Prophète à l'intention des Compagnons – la Paix et le Salut soient sur lui et sur ses derniers [5].

Cependant l'introduction de ces nouvelles méthodes d'enseignement, il est important de le noter, n'a jamais remis en cause l'importance de l'enseignement livresque aux yeux du Cheikh, contrairement à ce que d'aucuns ont voulu insinuer dans leurs travaux. Au contraire, le Cheikh n'a, à aucun moment de sa vie, varié sur la grande valeur qu'il a toujours accordée à l'acquisition de la connaissance théorique que démontrent d'ailleurs amplement la profusion des ouvrages dévolus à l'enseignement religieux qu'il a composés. En effet nul n'a, à notre connaissance, autant écrit que le Cheikh dans toute l'histoire du Sénégal et peut être même de l'Afrique, ni en religion, ni dans n'importe quel autre domaine. Un autre élément à même d'étayer cette importance qu'il ne cessa d'attribuer à la science livresque est la permanence des *daaras ta'lim* (centres de formation théoriques) dans tous les foyers qu'il a implantés tout au long de sa vie à travers le pays, de ses débuts à Mbacké Cayor (1301 h.), jusqu'à sa disparition à Diourbel (1346 h.). A propos de l'importance du savoir, le Cheikh a énormément écrit :

« Sache que la **science** et la pratique constituent les deux moyens pour atteindre la Félicité Eternelle. Soucie-toi en permanence de ces deux principes en te débarrassant de tous tes défauts et en restant dans la pureté la plus absolue » (Masâlikal Jinân, v. 91-93)

« Ô frère ! Sache que la science est supérieure à l'action, étant son fondement et sa source. Heureux celui qui l'acquiert ! Cependant le savoir ne peut produire des fruits et générer des avantages qu'à travers sa mise en pratique ; persévère donc à toujours combiner théorie et pratique. » (Masâlikal Jinân, v. 103-104)

Ainsi beaucoup d'entre nous ont eu la chance de rencontrer dans leur vie des disciples formés dans les *daaras tarbiya* du Cheikh ou de ceux qu'il a éduqués et qui n'étaient dotés d'aucune véritable connaissance livresque. Ce qui demeurerait étonnant pourtant c'était qu'à chaque fois qu'ils parlaient ou agissaient, l'homme instruit pouvait aisément deviner le verset du Coran, le hadith du Prophète (Paix et salut sur lui) ou la référence livresque auxquels cet acte ou cette parole correspondait, bien que lui-même n'en eut pas toujours pleinement conscience ! Et n'est-ce point là le véritable objectif de la connaissance ?

B) Les rapports à la pratique religieuse à l'époque du Cheikh

A l'époque du Cheikh, un musulman sénégalais était comme condamné à être *qâdirî* ou *tijjânî*, ayant pour ambition suprême de devenir un cheikh dans la *Qâdiriyyah* ou un *muqaddam* dans la *Tijjâniyyah*. Ainsi le musulman sénégalais de cette époque ne pouvait imaginer être musulman sans être *qâdirî* ou *tijjânî*. D'autre part un *qâdirî* ne pouvait, et ne peut toujours pas, aspirer à un rang plus élevé que celui d'un cheikh. Pour un *tijjânî*, le rang le plus élevé était, et reste, celui d'un *muqaddam*.

Quant à Cheikh Ahmadou Bamba, il a toujours reconnu l'utilité des voies soufies et le mérite de leurs fondateurs ou références ; ainsi les a-t-il toutes pratiquées pendant une dizaine d'années. Mais il savait aussi que ces voies n'étaient pas des finalités en soi et que leurs fondateurs ou références, tels que Cheikh Abdul Qâdir al- Jilânî et Cheikh Ahmad at- Tijjânî, ont accédé au rang qui est le leur par la Grâce Divine et par leur engagement et leur dévouement personnels dans la Voie de Dieu.

Partant de ce principe, Cheikh Ahmadou Bamba a pratiqué ces deux voies comme il en a pratiqué d'autres, avec l'ambition d'accéder au rang des deux cheikhs et - pourquoi pas ? - de les dépasser. C'est parce qu'il avait une grande ambition et qu'il ne se fixait pas de limites psychologiques, à l'instar de ses contemporains, qu'il a pu arriver à une étape de sa vie où il ne se reconnaissait pour maître que le Prophète Muhammad - Paix et Salut sur lui - et où il a créé sa propre voie - ce qui représente une première pour un musulman noir. Et même durant la période où il pratiquait les wirts de ces voies soufies, le Cheikh n'hésitait pas outrepasser certaines règles fixées par les maîtres desdites voies, lorsqu'il s'avérait, par exemple, que ces règles soient de nature, à ses yeux, à contrarier ses ambitions spirituelles : par exemple l'interdiction de combiner un wirt avec celui d'une autre voie, celle de rendre visite à des maîtres spirituels n'appartenant à sa propre voie etc. Le Cheikh a su ainsi distinguer le caractère *non essentiel* de certaines de ces dispositions culturelles qui n'étaient applicables que dans un contexte déterminé et pour des considérations historiques qu'il jugeait ne pas engager tous, en tout temps et en tous lieux.

A) C) Dans le domaine de la lutte contre l'occupation coloniale

Dans sa confrontation avec les occupants français, Cheikh Ahmadou Bamba a choisi d'organiser sa résistance sur le terrain culturel et idéologique. Cette décision, il l'a prise après avoir analysé l'histoire de ses prédécesseurs qui avaient tous opté pour la résistance armée et l'issue de leurs démêlés avec les occupants. En effet, tous ceux qui, avant lui, se sont lancés dans la résistance armée (*jihād* ou conflit politique) sont tombés sur le champ de bataille devant les envahisseurs très supérieurs en armement, ce qui se traduisit par l'échec de leur résistance.

Il convient, pour mieux juger de la pertinence prospective de sa méthode, de se rappeler que l'objectif de l'occupation française, contrairement à celle des anglais, ne se limitait pas à l'exploitation des richesses des territoires occupés. En effet, la colonisation française visait également à « coloniser les esprits et les cœurs » à travers l'assimilation par les « indigènes » des mœurs et des référents culturels de la métropole considérée comme porteuse du « fardeau de la mission civilisatrice » envers les « peuplades primitives encore restées dans l'enfance de l'humanité ». Complice et associée à cette vaste entreprise de « déculturation coloniale », l'Eglise chrétienne envoyait également ses missionnaires à côté des soldats pour évangéliser et convertir de nouvelles ouailles à travers le monde...

Ayant pris conscience de tous ces paramètres, Cheikh Ahmadou Bamba décida de mener son combat contre les occupants sur le terrain culturel et spirituel pour les empêcher de faire une mainmise sur les esprits et les cœurs de ses coreligionnaires. Ainsi, préféra-t-il, à la place de la résistance armée que sollicitaient certains de ses adeptes et qui était la règle à cette époque, de mener une autre forme de combat jusque là inconnue sous nos cieux. Pour expliquer sa démarche, il avait l'habitude de dire à ses disciples que, tôt ou tard, l'occupant partira un jour et que, après son départ, la terre continuera toujours de fournir des richesses dont ils pourraient profiter librement. Mais si par malheur l'occupant réussissait à coloniser également les esprits et les cœurs, « ce sera alors nous-mêmes qui nous précipiterions chez lui, même après son départ, pour lui apporter nos richesses sur un plateau d'argent ! » Pour dénoncer le complexe racial et idéologique de ses contemporains envers les occupants, le Cheikh écrit dans *Ilhâmu Salâm* (Inspirant Emanant du Seigneur qui accorde la Paix) :

« Ceux [d'entre les indigènes] qui ne suivent que leurs passions et les ignorants en sont arrivés à penser que les [occupants occidentaux] sont d'un genre supérieur et dotés d'une suprématie naturelle. Aussi les imitent-ils dans la débauche et le vol, de même que dans des habitudes immorales autres que celles-ci. De par la crainte que ceux-ci leur inspirent, certains d'entre ces gens en arrivent à oublier [DIEU], le MAJESTUEUX, et Son Prophète. Dans leur méconnaissance que l'ensemble des destins relève exclusivement de la Volonté du MISERICORDIEUX, le MAÎTRE ABSOLU de la Puissance... » (vers 15, 18, 19

Dans un poème très touchant qu'il adressa à ses persécuteurs, il réaffirma la véritable nature de son combat spirituel et exposa ses armes en des termes très frappants :

*« Vous m'avez exilé sous prétexte que je suis un adorateur de Dieu qui mène le jihâd. Je vous donne assurément raison car je mène le jihâd pour l'amour de Dieu. Mais mon jihâd se fait à travers la **connaissance et la piété**, en ma qualité d'adorateur de Dieu et de Serviteur du Prophète; et le Seigneur qui régent toute chose en est Témoin. (...) Et si les ennemis possèdent des armes pour lesquelles ils sont redoutés, mes armes, quant à moi, sont celles dont j'ai parlées; et c'est ainsi que je mène le jihâd... »*

L'histoire a amplement démontré l'efficacité de cette méthode au niveau des résultats, surtout si l'on compare l'immense patrimoine spirituel et les valeurs fortes légués aux générations ultérieures et les implications sociales du mouvement qui s'ensuivit jusqu'à nos jours à l'insuccès notoire de ceux qui firent le choix des armes. Car nous pouvons affirmer sans risque majeur de nous tromper que, parmi les sénégalais, les disciples mourides, surtout ceux qui ont reçu une éducation dans les *daaras*, sont, en règle générale, les moins vulnérables à l'assimilation par la culture occidentale et les plus attachés aux valeurs religieuses et traditionnelles de leur communauté, quels que soient les pays où ils se trouvent...

D) Dans le domaine de l'organisation sociale

Sur le plan de l'organisation de la société wolof traditionnelle, le Cheikh a également apporté une rénovation, malgré les multiples résistances jusqu'à nos jours, surtout dans le domaine de la spécialisation du travail alors basée sur la division sociale en castes. Ainsi arrivait-il au Cheikh d'assigner certaines tâches traditionnellement dévolues aux castés (comme la cordonnerie) à un élément appartenant à la classe des *doomi sokhna* (aristocratique), ou bien qu'il désigne un casté (*ñeeño*) à une fonction traditionnellement réservée à l'aristocratie religieuse, comme l'enseignement.

II- Comment pouvons-nous nous servir de la méthode du Cheikh dans ces domaines pour faire face aux défis du monde contemporain ?

Il ne suffit pas, à notre avis, de se contenter d'étudier de façon théorique la vie du Cheikh et de juste d'en émerveiller, comme c'est souvent le cas, sans tenter par la suite de voir dans quelle mesure nous devons, nous disciples mourides, nous inspirer de ses enseignements pour conformer au mieux nos actes et notre organisation à sa démarche. Car Cheikh Saliou Mbacké, cinquième Calife de Cheikh A. Bamba, a une fois averti contre l'erreur commune de certains disciples qui, lorsqu'on leur présente l'exemple d'un saint homme, se contentent de dire : « Il est clair que de telles œuvres sont réservées à ces grands hommes. Quant à nous autres simples mortels, nous en serions bien incapables et la preuve c'est que si nous en étions capables nous ne les aurions point suivis... ». Ceci constitue un égarement manifeste car la principale utilité de l'exemple d'un homme de Dieu c'est de s'en inspirer et de l'imiter dans la mesure de nos possibilités, même s'il n'est dit nulle part que imiter veut nécessairement dire évaluer. Le Seigneur même ne recommanda-t-il pas aux croyants de prendre comme modèle le Prophète Muhammad (Paix et Salut sur lui), le Modèle des modèles ? Ainsi un véritable mouride ne saurait, pour nous, se réclamer légitimement de l'héritage de Cheikh Ahmadou Bamba tant qu'il ne consentira pas à s'inspirer quotidiennement de la démarche et des enseignements de celui-ci pour y conformer ses paroles et actes ; ce, à tous les niveaux. Car le Cheikh n'a cessé tout au long de sa vie de mettre en garde ceux qui ne consentaient jamais à concilier leurs connaissances à la pratique et contre qui la science risque fort d'être un témoin à charge le Jour du Jugement...

Toutefois, avant de parler des domaines dans lesquels nous pouvons nous inspirer des méthodes de rénovation du Serviteur du Prophète, nous devons garder en esprit les paramètres suivants :

A) La nécessité de faire la différence entre ce qui peut être objet de rénovation et ce qui ne l'est pas

Tout ne doit pas être objet de progressisme et de rénovation en matière religieuse et sociale. D'où la nécessité de distinguer d'abord ce qui est « modernisable » et ce qui ne l'est pas, car toute erreur dans un sens ou dans un autre risquerait d'être fatale à la société.

1- La fin et les moyens

Il conviendra toujours de distinguer si ce que l'on veut rénover constitue un **objectif majeur** ou un simple **moyen** pour accéder à un objectif. En général, les **objectifs** que l'on veut atteindre (adoration de Dieu, acquisition du savoir, résistance à l'occupant, respect dû aux parents, à l'aîné ou à l'autorité religieuse etc.) ne peuvent être sujets à rénovation au risque d'entamer l'édifice religieux même et de consacrer la mort spirituelle d'un peuple. Ces objectifs ne doivent en aucun cas se modifier. Quant aux **moyens** et modalités permettant d'atteindre ces objectifs (apprendre tel ou tel livre, résister à l'occupant par les armes, saluer son aîné et son supérieur religieux d'une manière donnée, organiser un magal etc.) on peut souvent les modifier en fonction des contextes spatio-temporels, aux fins souvent de mieux atteindre les objectifs qu'ils visent. Certains objectifs dits *intermédiaires* ou *secondaires* qui jalonnent la voie vers un objectif majeur donné peuvent également être classés parmi ces moyens.

2- L'essentiel et l'accessoire

Au même titre qu'il faille faire la différence entre les finalités et les moyens, il conviendra également de déterminer si le caractère de la chose à rénover est **essentiel** ou bien simplement **accessoire**. Il en est ainsi d'un acte cultuel déterminé dont le caractère essentiel a été authentifié par toutes les sources religieuses de référence (le Coran et la Sunna). Exemples : les étapes de la prière canonique qui ne peuvent en aucun cas être objet de rénovation. De même, les prétendus « réformateurs » qui réclament qu'une femme puisse devenir imam en Islam et diriger la prière d'un groupe d'hommes ne distinguent pas en réalité le caractère **essentiel** de la disposition religieuse qui régit les conditions de la prière etc.

3- Ce qui relève de la Religion et ce qui relève de la coutume

Pour les domaines relevant de la **religion**, comme nous venons de le dire, il conviendra toujours de considérer leur véritable nature (fin ou moyen) et leur degré d'importance (essentiel ou accessoire). Quant aux moyens secondaires (pratiquer un *wird* déterminé par exemple), ils sont souvent adaptables contrairement aux finalités qui ne le sont que dans un cadre très étroit.

Quant à ce qui relève de la **coutume** (façon de s'habiller, de manger, de cultiver les relations sociales etc.), la règle est qu'il nous est loisible de l'adapter à nos moyens et au milieu où nous évoluons, dans la mesure toutefois où ces modifications ne remettent pas en cause les principes religieux fondamentaux. Il en est ainsi de l'habillement qui peut s'adapter à la coutume d'un groupe social donné et aux moyens dont on dispose à la condition *sine qua non* de toujours se conformer aux principes de propreté rituelle et de décence (cacher ses parties honteuses, ne pas exhiber son corps de façon impudique etc.). De même est-il permis à un musulman de manger avec une cuiller, une fourchette ou n'importe quel autre instrument similaire à condition toutefois de le faire avec la main droite etc.

4- Voir si la rénovation qu'on propose a une utilité réelle supérieure à celle de la pratique actuelle

Il ne s'agit pas de moderniser pour juste le plaisir de moderniser. Avant de rénover une quelconque pratique il conviendra toujours de prouver que les changements que l'on propose correspondent à un besoin réel de progrès sur le plan matériel et spirituel par rapport surtout aux objectifs majeurs que cette pratique permet d'atteindre. La modernisation en question permettra t-elle de parvenir réellement de façon beaucoup plus efficace et plus optimale à ces objectifs que les méthodes actuelles ? Ne remettra t-elle pas en cause en même temps, au contraire, l'atteinte d'autres objectifs aussi importants ou même plus importants ? Ce qu'on perdra vaudra t-il mieux que ce que l'on gagnera aussi bien sur le plan moral, spirituel et social ? La rénovation proposée ne répond t-elle pas à un simple souci d'être « dans le vent » ou de vouloir paraître moderne ou « libéral » aux yeux surtout de ce qui aspirent vider l'Islam de sa substance sous le couvert du « modernisme » ? Ne serait-ce pas plutôt une sorte de « concession » au matérialisme triomphant ? Autant de questions qu'il conviendra de toujours cerner avant de mettre en œuvre une quelconque rénovation et il est évident que tout le monde n'est pas habilité à répondre à ce genre de questions...

5- N'importe qui n'est pas habilité à déterminer ce qui est à rénover ou pas

Autant il ne viendrait à l'esprit d'aucune personne censée de s'adresser à un menuisier pour traiter des questions de médecine, autant il ne nous paraît pas normal que n'importe qui puisse s'arroger, de nos jours, le droit de résoudre des questions d'ordre religieux ou même social s'il ne dispose pas des aptitudes et des pré requis nécessaires à cette fonction. La « démocratie » ne devrait point aller jusqu'à donner à n'importe quel chercheur, aussi compétent soit-il dans son domaine de spécialisation, le droit de s'autoproclamer « islamologue » comme cela se fait malheureusement trop souvent de nos jours. Pour être à même de se prononcer valablement sur la pertinence d'une rénovation impliquant une pratique en rapport avec la religion, une personne doit posséder le bagage intellectuel minimal indispensable en matière de sciences religieuses, être ouvert aux autres types de connaissances par sa vaste culture générale, être bien au fait des réalités de son temps et de celles du passé, être doté d'une probité intellectuelle et d'une piété à toute épreuve et unanimement reconnue. De tels garde-fous sont en effet nécessaires pour ne pas permettre à n'importe qui de rénover n'importe quoi...

6- Rénover avec pédagogie et intelligence en tenant compte des réalités propres d'un peuple

Autant il est important de savoir au préalable **quoi** rénover et **qui** peut rénover, il sera essentiel de

savoir **comment** rénover et ne pas tomber dans l'erreur commune de certains « réformistes » dont la méthode de rénovation n'a pas su intégrer certains aspects culturels et sociaux essentiels à prendre en compte. En effet, une constante commune à tous les peuples est que l'intégration des principes religieux dans le tissu social se fait toujours en synergie avec certains us et coutumes du peuple en question, tant que ces usages ne contredisent pas l'esprit des principes religieux (unicité de Dieu, obligation de faire le bien et d'éviter le mal tel que recommandé par le Coran et la Sunna etc.), sauf quoi ils devront être combattus et extirpés des pratiques sociales. Ainsi la réforme religieuse accomplie par le Prophète (Paix et Salut sur lui) à travers le message de l'Islam a su préserver des coutumes arabes ce qui s'accordait avec les Principes Divins, combattre et interdire celles qui s'inscrivaient en faux contre ces principes et mettre en place les conditions de rénovation progressive des pratiques qui ne pouvaient être réformées de façon brutale sans remettre en cause l'édifice social de l'époque (possession d'esclaves etc.). Le modèle d'équilibre du Prophète (Paix et Salut sur lui) constitue une excellente illustration de la « pédagogie » requise à toute réforme sociale et religieuse, conformément à ces recommandations divines :

« **Appelle vers la Voie de ton Seigneur par la sagesse et la belle prédication** » (16 :125)

« **C'est par une miséricorde de Dieu que tu as été si doux envers eux. Mais si tu étais rude, au coeur dur, ils se seraient enfuis de ton entourage.** » (3 :159)

C'est donc dire que toute rénovation se doit de prendre en compte, dans la mesure du possible, les référents culturels d'un peuple de façon pédagogique et éclairée, et qu'il ne s'agit surtout pas de tomber dans l'amalgame classique d'essayer de transposer les éléments *culturels* d'un peuple vers un autre, à la place des éléments *culturels* (objet de la fameuse dialectique « Islam et arabité » mais également « Mouridisme et wolofité »). Toute coutume (*aada*) n'est pas *bid'ā* (innovation religieuse blâmable) et il existe des usages fort louables et en accord avec l'esprit de l'Islam chez nos peuple que les arabes n'ont pas forcément (cousinages entre ethnies, parents etc.)

En cette matière également, Cheikh Ahmadou Bamba a remarquablement réussi à faire la part des choses entre le *culturel* et le *cultuel* dans sa rénovation. Un exemple est qu'il a su intégrer dans l'enseignement livresque classique, un enseignement oral et pratique dans la langue locale du pays qui s'accordait avec la longue histoire de tradition orale de son peuple...

B) Rénover un usage ne signifie pas nécessairement mépriser les anciens

Qui dit rénover dit forcément délaisser une pratique des anciens. Mais renoncer à une pratique ne signifie pas pour autant mépriser celui qui l'avait initiée. Cela veut dire tout simplement que les anciens ont fait ce qu'ils avaient à faire, conformément à leurs besoins du moment, leurs réalités et les moyens intellectuels et financiers de leur époque ; et que nous devons, nous aussi, prendre nos responsabilités tout en tenant compte des réalités de *notre époque* et en utilisant les moyens de *notre temps*.

Pour illustrer ce fait, nous nous référerons, une fois de plus, à la vie de Cheikh Ahmadou Bamba qui, tout en faisant preuve de modernité et de progrès, continuait cependant à respecter les anciens et à reconnaître leur mérite et celui des voies soufies qu'ils pratiquaient. Sa rénovation ne l'empêchait pas de dire que tous les *wirds* et toutes les voies mènent à Dieu, ni de dire «notre maître» en parlant de *Al-Gazālī*, de *Al-Jīlānī*, de *At-Tijjānī* ou d'autres éminentes figures l'ayant précédé :

« *Tous les wirds mènent le serviteur qui s'y consacre assidûment vers le Voisinage de Dieu. Peu importe que ce wird provienne de Cheikh Abdal Khadr Al-Jīlānī, de Cheikh Ahmad Al-Tijjānī ou d'un autre parmi les "Qutb" (Pôles Spirituels) – que Dieu soit Satisfait d'eux tous. Car ils sont tous dans la bonne direction et incitent les disciples à l'adoration du Maître du Trône et les conduisent vers le Droit Chemin. Garde-toi donc de jamais mépriser un quelconque wird ou d'en critiquer un.* » (Masālikal Jinān, v. 271-275) [6]

C) Quelques exemples de ce qui peut être modernisé

Nous allons, ici, parler sommairement de quelques domaines dans lesquels nous pouvons nous inspirer des méthodes du Cheikh en matière de rénovation. Il demeure toutefois évident qu'il en existe beaucoup d'autres où nous pourrions en faire également de même...

1- Dans le domaine du savoir et de l'enseignement

Dans ce domaine, ce qui doit rester constant c'est l'*objectif* qui consiste, pour tout musulman, à acquérir le savoir utile, qu'il soit religieux ou profane.

Cela veut dire concrètement que l'on n'est pas toujours obligé d'apprendre tel ou tel ouvrage comme beaucoup ont tendance à le penser dans notre milieu. Un ouvrage n'est, en fait, qu'un moyen qui peut être remplacé par un autre dès lors que ce dernier s'avère plus efficace. Et ce principe reste valable pour les méthodes d'enseignement qui devront intégrer l'avancée des connaissances humaines dans les domaines en rapport avec l'enseignement comme la psychopédagogie etc.

Cela veut également dire qu'aucune discipline d'enseignement ne doit être interdite de manière généralisée et définitive et que s'il avère que Cheikh Ahmadou Bamba a eu à interdire l'apprentissage de telle ou telle discipline à un moment donné, c'est parce que l'interdiction était l'attitude la plus indiquée par rapport au contexte spatio-temporel et par rapport à ceux à qui l'interdiction était destinée. L'exemple le plus éloquent est l'interdiction qu'il fit à des disciples de s'aventurer dans l'exégèse du Coran, interdiction que certains disciples mourides ont tendance à généraliser de manière indifférenciée. Cette interdiction était très probablement motivée par la connaissance du Cheikh que les disciples en question étaient loin de maîtriser les différentes sciences annexes nécessaires à tout exégète du saint Livre ; ce qui veut dire que le Cheikh ne l'aurait pas interdit à des disciples qui réuniraient tous les pré requis. Ceci, du fait qu'en citant les sciences les plus importantes, le Cheikh mit en tête le *Tawhîd* (science de l'unicité divine), l'**exégèse du Coran** et la tradition prophétique (cf. *Masâlikal Jinân*, v. 118-119). Une autre raison est que la finalité essentielle de la Révélation coranique est que les humains à qui elle est destinée puisse la comprendre au mieux et s'y conformer, aussi ne peut-on raisonnablement en interdire les tentatives d'interprétation, à condition toutefois que celles-ci se fassent dans les règles et conditions requises.

De même si l'on se souvient que l'*objectif* de l'apprentissage du Coran dans les *daaras* est la mémorisation du saint Livre, l'on devrait réaliser que les conditions classiques d'études des « talibés » dans le système traditionnel (dénuement extrême, mendicité etc.), étaient simplement dues aux circonstances et aux moyens forts limités de l'époque et qu'elles n'ont pas, de ce fait, un caractère *essentiel* et absolument incontournable. Rénover ces conditions d'études, dans le contexte urbain actuel et ses risques inhérents, et mieux les organiser permettra d'ailleurs d'optimiser le temps de mémorisation du Coran et d'assurer la pérennité de ce système d'enseignement, tout en mettant un terme à l'image déformée de l'Islam qu'elles donnent actuellement... La profusion actuelle des systèmes d'enseignement du Coran en internat et l'expérience de Khelcom, où les élèves sont entièrement pris en charge sur tous les plans par le Khalife, démontrent qu'une rénovation des méthodes en cette matière peut souvent s'avérer salutaire.

Un autre domaine où la modernisation des outils pédagogiques peut générer un avantage évident est celui des nouvelles technologies. En effet, celles-ci offrent de nos jours des supports remarquables de transmission de la connaissance, autrement plus efficaces que les moyens traditionnels, qu'il conviendra de s'approprier : sites web, outils multimédias etc. (Cf. exemple du site web du projet Majalis : www.majalis.org)

L'introduction ou le renforcement de l'enseignement des sciences exactes et des techniques modernes dans notre système d'éducation traditionnel, à côté des sciences religieuses, doit également faire l'objet d'une attention particulière, si nous voulons que ce système puisse continuer de jouer son rôle de façon efficace dans le contexte du monde moderne.

2- Dans le domaine de la pratique religieuse

Dans ce domaine également, il existe des choses qui peuvent être objet de rénovation et d'adaptation, contrairement à ce que d'aucuns sont souvent tentés de croire. Par exemple, le respect dû à l'aîné et à l'autorité religieuse constitue un pilier du Mouridisme qu'il faut préserver à tout moment et dans toute circonstance, mais la façon d'exprimer ce respect peut varier d'un contexte à l'autre. C'est ainsi que, entre autres, la manière de saluer son supérieur religieux ou son aîné et la façon de se comporter en sa présence ne doivent pas être figées et uniformisées tant que la conformité au principe essentiel de déférence sera préservé. Une anecdote significative est l'histoire d'un disciple mouride qui, par esprit de déférence, disait ne jamais oser s'asseoir à côté de Cheikh Mourtada dans une même voiture, et qu'il préférerait s'asseoir plutôt sur le plancher de la voiture !

3- Dans le domaine de la résistance à la domination culturelle de l'Occident matérialiste

La domination occidentale dans les domaines scientifique, économique, politique, culturel, etc. dans le monde moderne constitue, de nos jours, un fait indéniable. L'Occident tend, en outre, à imposer au reste du monde une hégémonie totale dans tous ces domaines par le biais du «nouvel ordre mondial» et de la mondialisation, favorisée par le développement exponentiel des médias, des nouvelles technologies et des moyens de transports.

Face à cette situation, le triptyque spiritualité-culture-science constitue, à notre avis, le seul socle susceptible de sous-tendre une résistance efficace face aux valeurs matérialistes. Pour ce faire, il conviendra d'employer des moyens appropriés parmi lesquels l'enracinement dans nos propres valeurs spirituelles et morales, l'apprentissage des langues occidentales et l'appropriation des sciences et techniques modernes. Sachant que l'Occident a également « emprunté » une grande partie de ces acquis à d'autres civilisations dont, surtout, la civilisation islamique, ce patrimoine scientifique constitue en réalité celui de l'humanité toute entière auquel tout peuple peut légitimement prétendre sans aucun complexe.

Il convient, à ce niveau, de préciser que les propos dissuasifs rapportés du Cheikh par rapport à l'apprentissage de la langue française étaient dus au caractère subversif de l'école française de l'époque dont les colonisateurs voulaient clairement faire le creuset de l'assimilation de leurs valeurs, très souvent opposées à celles de l'Islam. Ceci au point que parler le français (« prononcer » selon le bon mot de Cheikh Moussa Ka [7]) à l'époque du Cheikh était le plus souvent le signe par excellence du « bon nègre » assimilé (« gourmette »), déraciné et complexé par rapport à ses références originelles. Et même si l'école occidentale continue, dans un sens, de perpétuer cet idéal jacobin et intégrationniste (l'engagement de la « francophonie » en est, pour nous, une preuve), il est clair que le degré des risques d'acculturation est loin d'être le même de nos jours, quoi qu'on en dise. Et si s'avère, en outre, très difficile, dans le contexte actuel, de prétendre combler le gap nous séparant des pays développés sans la maîtrise d'une grande langue occidentale au moins, l'anglais en premier lieu. Une langue étant, par essence, un simple moyen de communication humain, ne peut en aucun cas être tenue comme subversive *en elle-même*, tant que celui qui l'apprend parviendra à identifier clairement les référents culturels qu'elle charrie et à s'en démarquer au besoin. Un exemple démontrant le niveau de conscience du Cheikh, qui distinguait bien la langue de ses référents culturels ou idéologiques, est qu'il consentit à laisser les jeunes mourides fréquenter l'école française de Diourbel à la condition qu'ils y aillent le matin et passent les après-midi dans les *daaras* où leur éducation pourra être préservée...

4- Dans le domaine de l'organisation et de la solidarité

Les dons pieux (*hadiyyah*) que les mourides donnent à leurs supérieurs religieux est une sorte de contribution à la solidarité. Car celui qui le reçoit – s'il joue pleinement son rôle - est, de par sa position et sa fonction, à mesure d'identifier, d'une part, les nécessiteux qui méritent l'assistance et, d'autre part, les projets d'intérêt commun. Le moyen le plus naturel d'apporter cette contribution est, sans doute, de la donner main à main au Khalife Général ou à son propre supérieur direct ; mais ce n'est pas le seul moyen possible et on peut en imaginer d'autres.

Le projet de l'hôpital de Touba initié par le dakhira *Matlabul- fawzayn* constitue, à notre sens, un pas vers cette direction. Une telle initiative est à encourager et à étendre dans d'autres domaines. Pourquoi, par exemple, ne pas concrétiser une proposition faite il y a quelques années par des condisciples soucieux de l'avenir de la *Mouridiyyah* et du Sénégal d'une façon générale ? Cette proposition consiste à trouver un nombre déterminé de mourides volontaires (3 millions par exemple) qui s'engageraient tous les ans à faire une contribution symbolique (5.000 F. Cfa par exemple). Il est facile d'imaginer les projets que la communauté mouride pourrait réaliser avec un budget annuel de 15 milliards collectés dans la transparence et de manière si efficace...

Organiser la solidarité autrement nous permettra ainsi de réaliser d'une pierre deux coups : (1) optimiser les fonds de solidarité et mieux gérer leur utilisation, (2) débarrasser le Khalife Général de beaucoup de soucis et de lourdeur inutile dont les disciples pourraient se charger à sa place...

CONCLUSION

Par ce qui précède, nous avons voulu souligner un aspect fondamental de l'enseignement et de la méthode de Cheikh Ahmadou Bamba : son attachement profond à la rénovation et au progressisme. Ensemble, nous avons vu comment il a su préserver des pratiques de ces prédécesseurs ce qui devait l'être tout en restant fils de son temps. Le maître mot qui résume sa démarche est que, s'il est vrai que tout l'héritage des anciens n'est pas à remettre en cause, il n'en est pas moins vrai également que nous ne devons point être des imitateurs serviles et non éclairés (que je qualifie pour ma part de *trouvés-istes* par rapport à ce qu'en dit le Coran [8]). Autrement dit, tout ce qui est ancien n'est pas bon et tout ce qui est nouveau n'est pas mauvais, et vice-versa.

Une telle démarche, qui est loin d'être utopique - et le modèle de Cheikh Ahmadou Bamba est là pour l'illustrer amplement - s'impose à tous ceux qui veulent vivre leur époque, en hommes libres et réfléchis, ouverts aux souffles féconds des différents horizons mais fidèles à leurs croyances et à leurs valeurs spirituelles, réceptifs sans être assimilés ou simplement phagocytés par d'autres courants de pensée contraires aux Principes Divins...

Cheikhouna MBACKE Abdoul Wadoud

B. P. 200 TOUBA (SENEGAL)
E-mail : cheikhouna@yahoo.fr
Tél : (221) 640-1387
(221) 975-1429

-
1. *Daara* : mot wolof provenant de l'arabe *dâr* (lieu, demeure...) qui veut dire école et plus généralement, surtout chez les mourides, centre de formation religieuse.
 2. Voir, entre autres, *Masalik-ul- jinân*, p. 5, l'édition de Serigne DIATARA, 1374 de l'hégire (vers 1954).
 3. *Ibid.*, p. 6
 4. *Ibid.*, p. p. 6 & 7
 5. Pour plus de détail sur ce point, voir Cheikhouna MBACKE Abdoul Wadoud et Khadim SYLLA, *Etude critique et analyse des écrits du Professeur Rawane MBAYE sur le Mouridisme et son fondateur*, p. p. 33-38 Paris, 1999
 6. *Ibid.*, p. 18
 7. L'un des plus grands poètes en langue wolof et disciple de Cheikh Ahmadou Bamba.
 8. Allusion à la réponse des mécréants aux différents messagers de Dieu qui consistait à dire : «*Nous ne faisons que suivre les traces de nos ancêtres*». Une réponse que Dieu fustige à plusieurs endroits dans le Coran (voir, entre autres: Sourate II, Verset 170; Sourate V, Verset 104 et Sourate 43, Versets 22-24)